

Le français au salon : ou comment en finir avec l'intégrisme linguistique

S'achemine-t-on vers la fin de notre querelle des langues ou, au contraire, ne faut-il y voir qu'une trêve dans le fait que la culture française soit l'invitée du Salon du livre ? Indiscutablement, il y eut, d'abord, le « désir » politique de nos dirigeants d'offrir des gages et d'adresser des signaux amicaux à Paris pour qu'ensuite, les maîtres d'œuvre justifient à leur tour leur supposée « option » et décident, tout de même, de demeurer scrupuleux sur une parité entre les exposants de langues française et arabe. Sauf que, pour l'aspect festif, la préséance est décernée à la patrie-mère de la langue française tant au point de vue protocolaire (le tapis rouge que l'on déroule à la délégation) que par l'instauration d'un prix national de lettres baptisé du nom de la francophone et néanmoins académicienne Assia Djébar.

On peut, par conséquent, supposer que beaucoup d'efforts restent à faire avant que ne s'impose à l'Algérie le nécessaire *modus vivendi* permettant à l'arabe et au français de cohabiter au nom justement de la double utilité qu'ils représentent. Car il devient de plus en plus nécessaire de mettre un point final aux vieux ressentiments. Or, pour que cela soit possible, ne faut-il pas commencer par relativiser son propre fétichisme linguistique tout en étant disposé à intégrer l'usage de l'autre idiome ? C'est que, de l'époque révolue où la francophonie était considérée comme une stratégie sournoise d'un néo-colonialisme, il ne reste finalement que des débris de sa pensée et de sa pratique, actuellement. Une réalité nouvelle qui ne devrait donc pas empêcher l'amorce d'un bilinguisme institutionnalisé comme il en existe dans de nombreux pays (arabes de sur-

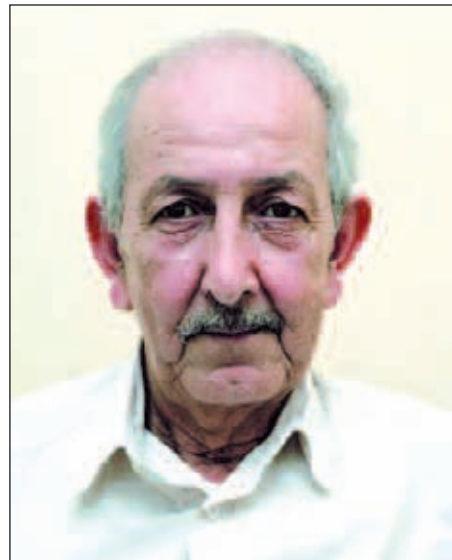
croît) dont la vitalité intellectuelle est souvent soulignée. Ce qui a fait dire à Jean Daniel, le célèbre fondateur du *Nouvel Obs.*, il y a de cela cinq ans, que l'Algérie est devenue un pays « fermé et immobile ». Un constat que l'historien Gilbert Meynier expliquait par les terribles « intégrismes identitaires » qui l'ont bloquée. Or loin d'être patriotique, ajoutait-il, ce « fondamentalisme obtus est la négation même du nationalisme. Pour preuve, les trajectoires des hommes qui ont fructifié, ici même, l'idée nationale ne s'étaient jamais arc-boutées sur le paramètre des idiomes », rappelait-il en substance.

Prendre donc ombrage de la persistance de la langue française en Algérie apparaît, au demeurant, que comme l'ultime prétexte pour biaiser le débat identitaire, si tant est que l'on soit encore obligé de clarifier ce à quoi se rapporte le statut d'Algérien. Encore heureux que les solides arabophones que compte ce pays ne s'illusionnent guère d'une telle « bunkérisation » linguistique. Ceux-là seraient d'ailleurs les premiers et les plus efficaces dans le combat contre la réclusion qu'imposeraient les ayatollahs de l'unicité de la parole et de son alphabet. Ayant pour la plupart lu l'œuvre d'Adonis, ils n'ignorent également rien de ce que professait avec talent son contemporain Salah Stetie. Grand « porteur du feu » poétique dans les misérables moments où la poésie arabe était à bout de souffle, lui le novateur revendiquait son arabité foncière mais également sa « fenêtre française » (sic) sur l'humain. Et c'est à lui, en effet, que l'on doit cette réflexion lumineuse sur les origines d'une inutile querelle tout à fait semblable à la nôtre. « Tant que la langue française était langue du colonisateur, écrit-il, cette

ombre était lourde, était opaque. Or l'autochtone ne faisant plus figure d'oppressé, la langue, considérée naguère comme oppressive, se libère à son tour d'où l'émergence de nouveaux rapports. Ainsi, si la langue est plus forte que l'identité, il risque de la perdre en cours de route et, coupé de ses racines, de n'aller que là où l'on n'a pas nécessairement besoin de lui. Mais si, au contraire, les racines sont plus fortes, plus prégnantes d'identité, alors il transposera celle-ci dans la langue de l'autre, la définissant peut-être mieux grâce à ce regard dégagé : à la fois intérieur et extérieur, complice et libre (...). »

Avec exactitude, ce brillant passeur entre deux langues dresse, sans le vouloir, le portrait groupé de certains lettrés algériens victimes d'ostracisme alors qu'ils sont parfois célébrés sur l'autre rive. Eux qui ont justement su « transposer leur identité dans la langue de l'autre » sont souvent en butte aux soupçons lorsqu'ils rajoutent au talent la liberté de mettre à nu nos tares.

Emblématiques pour certains, ces cas-là illustrent parfaitement la complexité des rapports qu'ont toujours entretenus les pouvoirs politiques avec le versant culturel et ses opérateurs : qu'ils soient artistes ou gens de plume. En 2005, à la suite de l'élection, à l'immortalité d'académicienne, d'Assia Djébar, cette mise en lumière aurait profondément déplu aux sphères du régime qui l'auraient interprétée comme la manifestation de l'hostilité à notre arabité. Etonnamment, ces mêmes cercles ont changé d'opinion et de perspective concernant la consécration de cette auteure majeure. A bon compte, ils se rattrapent sur la mémoire de cet écrivain lumineux en créant le prix national du roman qui portera son nom. Autre exclusion du même



Par Boubakeur Hamidechi
boubakeur.hamidechi@Yahoo.fr

ordre, celle de Boualem Sansal qui vient tout juste de recevoir la majestueuse récompense de l'Académie française pour son roman intitulé *2084*. Jusque-là durement boycotté lors des précédents SILA, sera-t-il enfin réhabilité les jours prochains après son grand succès ? Fort peu probable, pensons-nous après avoir constaté la censure de l'information dont il a été victime lors des JT du jeudi dernier. Ainsi accolées les unes aux autres, ce genre d'anecdotes incitent forcément à la prudence. Celle qui conseille de mettre un bémol à la promesse d'une cohabitation apaisée des langues alors que nous pratiquons depuis des décennies un bilinguisme abâtardi par les mises en garde qui n'étaient, hélas, que de pernicieux actes de censure.

B. H.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
[@hakimlaalam](https://twitter.com/hakimlaalam)



Mi-hommes, mi-divinités évanescences !

Déclaration de Saâdani : « La France doit reconnaître ses crimes coloniaux commis en Algérie. » Allons ! Allons ! Ammar ! Depuis, de l'eau a coulé sous les ponts de...

... Neuilly !

Les réponses du ministre de la Justice ont totalement zappé les questions des journalistes sur l'affaire dite « Madani Mezrag » Rien ! Walou ! Le désert sans même un grain de sable. Que du vide sidéral. A croire que ce tango « repent » marche sur l'eau, flotte au-dessus du niveau du sol, vole par-dessus les lois de la République, trop terre à terre pour l'atteindre. Ce zapping m'en rappelle un autre tout aussi intrigant. Abderrezak El-Para. Où il est ? Quand le verra-t-on filmé, arrivant en audience ? Peut-on se faire une idée de ce à quoi il ressemble aujourd'hui, puisque nous ne disposons que d'une ou de deux anciennes photos de lui, le montrant d'ailleurs tout à son avantage de guerrier du désert ? C'est quoi cette zone grise du terrorisme ? Ce sas infranchissable. Ce périmètre « magique » qui fait qu'un tango théorique-

ment rangé du kalache, en retraite anticipée du massacre, puisse malgré tout revenir en activité politique, s'offrir plusieurs forêts du pays en guise d'université d'été, annoncer la création « officielle » de son parti, puis s'inviter dans les journaux et les télévisions pour y menacer un président de la République en exercice, en petit exercice, je vous l'accorde, mais en exercice tout de même. La télé qui lui a servi le plateau est fermée. Mais lui est en liberté. Abderrezak El-Para doit être jugé, mais on ne sait pas où, sur quelle planète ou exo-planète se tiendra son procès et quel juge Alien l'appellera à la barre. Ces questions pourtant tellement légitimes ne trouvent aucune réponse chez les officiels. Le ministre de la Justice a tout simplement fait comme si Mezrag n'avait jamais existé, n'avait pas prononcé de menaces à l'encontre de Abdekka. Je pense que nous sommes là face à un cas unique au monde de « terrorisme aérien », d'émirs mi-hommes mi-irréels, évanescents ». Ils existent. Mais pas trop. Ils vivent. Mais pas exactement dans ta dimension à toi. Science-fiction. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.